

Chapitre 7 :

Le Signal

Le signal arriva à dix-neuf heures quarante-trois, heure de Paris.

Héloïse Marchand était assise devant la console de monitoring du KM_3NeT , dans la salle de contrôle du Centre de Physique des Particules de Marseille. Un café tiède à portée de main, les pieds remontés sur la chaise voisine, les yeux mi-clos. La garde de nuit avait commencé depuis une heure. D'habitude, rien ne se passait.

Le détecteur KM_3NeT , trois mille cinq cents modules optiques immergés à deux mille cinq cents mètres de profondeur en Méditerranée, guettait les neutrinos cosmiques depuis sept ans. Des particules fantômes, sans masse ou presque, capables de traverser la Terre entière sans toucher un seul atome. De temps en temps, l'une d'entre elles frappait un noyau dans l'eau noire de la mer et produisait un minuscule flash de lumière bleue, la radiation Tcherenkov, que les capteurs enregistraient. Quelques dizaines d'événements par jour. Un murmure dans le silence du fond marin.

Le flux normal oscillait autour de quatre-vingts événements par heure. Un ronronnement statistique.

À dix-neuf heures quarante-trois, le murmure devint un cri.

L'écran blanchit. Le compteur d'événements passa de 80 à 14 000 en une seconde. Puis 47 000. Puis le logiciel cessa d'afficher des chiffres et afficha un symbole qu'Héloïse n'avait jamais vu en conditions réelles : OVERFLOW.

Saturation complète du détecteur.

Héloïse retira ses pieds de la chaise. Le profil temporel, la forme de la courbe sur l'écran, avait une structure. Un pic violent, un plateau de huit secondes, puis une chute brutale. Dix secondes de signal. Puis le silence.

Elle connaissait cette signature. Tout physicien des neutrinos la connaissait. C'était le Graal, celui qu'on attendait depuis quarante ans sans jamais l'observer en dehors des simulations : le signal neutrinique d'un effondrement stellaire. Le cœur d'une étoile massive qui s'affaisse sur lui-même en un instant, libérant plus d'énergie sous forme de neutrinos en dix secondes que le Soleil n'en rayonnera en dix milliards d'années.

Le téléphone sonna avant qu'elle ait eu le temps de le décrocher. L'alerte SNEWS, le réseau mondial d'alerte précoce aux supernovae, qui reliait entre eux tous les détecteurs de neutrinos de la planète, venait de se déclencher automatiquement. Simultanément, Super-Kamiokande au Japon, IceCube au pôle Sud, JUNO en Chine et SNO+ au Canada rapportaient la même chose.

Cinq détecteurs. Cinq technologies différentes. Cinq continents. Le même signal. À la même seconde.

Héloïse sentit ses mains se mettre à trembler. D'excitation, pas de peur. Ce signal, c'était le rêve de toute une génération de physiciens. L'effondrement d'une étoile massive captée en direct par les neutrinos, un événement qui n'avait été observé qu'une seule fois dans l'histoire, en 1987, quand la supernova SN 1987A avait déposé vingt-quatre neutrinos pitoyables dans les détecteurs primitifs de l'époque.

Vingt-quatre neutrinos. À l'instant, KM₃NeT en avait enregistré plus de cinquante mille. Ce qui signifiait une chose : la source était

proche. Extraordinairement proche.

La triangulation prit vingt minutes.

Cinq détecteurs répartis sur cinq continents voient le signal avec des temps d'arrivée légèrement différents, des microsecondes d'écart, dues à la géométrie. En combinant ces délais, on pouvait calculer la direction de la source avec une précision d'un degré.

Les coordonnées tombèrent : constellation du Cygne. Ascension droite 20h 18min, déclinaison $+38^{\circ} 42'$.

Héloïse lança la requête dans le catalogue Gaia. La base de données contenait les positions, distances et caractéristiques de deux milliards d'étoiles. En quelques secondes, le résultat apparut.

WR 147b.

Une étoile Wolf-Rayet, catégorie d'étoiles massives en fin de vie, soufflant leurs couches externes dans l'espace à des milliers de kilomètres par seconde, brûlant leur combustible nucléaire avec une férocité suicidaire. WR 147b faisait partie d'un système binaire peu étudié, récemment reclassifié par le relevé Gaia DR4. Sa distance, initialement estimée à deux mille années-lumière par les anciens catalogues, avait été révisée par la parallaxe Gaia.

Cent soixante-deux années-lumière.

Héloïse fixa le chiffre. Cent soixante-deux années-lumière. La supernova la plus proche jamais détectée par ses neutrinos. La plus proche depuis des millénaires.

Elle envoya les coordonnées aux équipes LIGO et Virgo, les détecteurs d'ondes gravitationnelles, en Louisiane et près de Pise. S'il y avait un effondrement stellaire, le signal gravitationnel devait être là aussi. Les ondes gravitationnelles, ces déformations infinitésimales de l'espace-temps prédites par Einstein, voyageaient à la vitesse de la lumière et portaient une information différente de celle des neutrinos. Complémentaire.

La réponse arriva de LIGO en quarante minutes. Puis de Virgo, neuf minutes plus tard.

Le signal gravitationnel était là. Puissant, net, à la seconde près. La signature correspondait à la formation d'un objet compact, un trou noir

de trois à cinq masses solaires, né de l'effondrement du cœur de l'étoile.

Mais le signal contenait autre chose. Une structure asymétrique dans la polarisation des ondes, cohérente avec la formation d'un jet relativiste, un faisceau de matière et d'énergie projeté à des vitesses proches de celle de la lumière depuis les pôles du trou noir naissant.

Un jet.

C'est le jet qui changeait tout.

Sans jet, l'effondrement de WR 147b à 162 années-lumière aurait été le plus grand événement astronomique de l'ère moderne, une découverte historique, des dizaines de thèses de doctorat, une génération de données. Mais rien de dangereux. Une supernova classique à cette distance n'aurait aucun effet mesurable sur la Terre.

Avec un jet, tout changeait. Un jet relativiste qui pointe vers un observateur, c'est un sursaut gamma, un GRB, *gamma-ray burst*, le phénomène le plus violent de l'univers. En quelques secondes, un GRB libère autant d'énergie que le Soleil en dix milliards d'années, concentrée dans un cône étroit de quelques degrés.

La question suivante était la plus importante de toutes : vers où pointe le jet ?

L'analyse combinée des données LIGO et Virgo, la polarisation, le rapport signal-bruit, la modélisation du signal, permet de contraindre l'axe du jet. Le calcul prit trois heures. Trois heures pendant lesquelles Héloïse ne quitta pas l'écran, tandis que le logiciel de Monte-Carlo explorait l'espace des paramètres par millions d'itérations. Le résultat apparut sous la forme d'une distribution de probabilité. Un graphique en couleurs, avec un pic.

Angle entre l'axe du jet et la ligne de visée Terre-source : $1,4^\circ \pm 0,9^\circ$.

L'angle d'ouverture typique d'un jet de GRB : 3 à 5° .

La Terre était dans le cône.

Héloïse regarda le graphique pendant une minute entière sans bouger. Puis elle se leva, alla aux toilettes, et vomit.

Quand elle revint, quatre messages urgents l'attendaient. Cambridge, Tokyo, Caltech et l'Institut Max-Planck à Garching.

La question que tout le monde posait maintenant était simple : quand ?

Le cœur de WR 147b s'était effondré. Un trou noir s'était formé. Le jet prenait naissance autour du trou noir, alimenté par l'accrétion de matière stellaire. Mais le jet devait encore percer l'enveloppe de l'étoile, des centaines de milliers de kilomètres de matière dense à travers lesquels le faisceau devait se frayer un chemin. Ce n'est qu'au moment où le jet émergerait de la surface stellaire que les rayons gamma seraient émis vers l'espace.

Ce temps de percée dépendait de la structure de l'étoile progénitrice, sa masse, le rayon de son enveloppe, sa densité. Pour les étoiles Wolf-Rayet, qui ont perdu la majeure partie de leurs couches externes, la percée est rapide : quelques secondes à quelques minutes dans les cas classiques.

Mais WR 147b n'était pas un cas classique. C'était un système binaire, et l'étoile compagne avait pu transférer de la matière, épaississant l'enveloppe résiduelle. Les modèles d'évolution stellaire, alimentés par les données spectrales disponibles dans les archives, convergeaient vers un progéniteur anormalement étendu, une étoile Wolf-Rayet enveloppée dans un cocon de matière dense, héritage de l'interaction binaire.

Trois groupes indépendants modélisèrent la percée du jet :

Tokyo : 53 ± 8 heures.

Cambridge : 57 ± 11 heures.

Caltech : 55 ± 9 heures.

Convergence : environ 55 heures après l'effondrement du cœur.

Soit environ 55 heures après la détection des neutrinos, puisque les neutrinos, voyageant à la vitesse de la lumière, avaient mis exactement 162 ans à parvenir jusqu'à la Terre, tout comme les rayons gamma mettraient exactement 162 ans. Le délai entre les deux signaux à la réception égalait le délai entre les deux émissions à la source.

Cinquante-cinq heures.

Marge d'erreur : plus ou moins dix heures.

La première estimation donnait une fenêtre large : entre une heure et six heures du matin, troisième nuit. Quatre heures plus tard, les

modèles convergèrent : entre deux heures et quatre heures.

Puis : 2 h 30 – 3 h 15.

Enfin, après une nouvelle passe de calculs incluant les données gravitationnelles complètes, une dernière valeur s'imposa dans toutes les simulations :

2 h 57, heure de Paris. Marge d'erreur : quatre minutes.

Héloïse fit le calcul trois fois. Ses collègues le firent cent fois. Chaque équipe avec ses propres codes, ses propres hypothèses, ses propres méthodes numériques. Le chiffre ne bougeait plus. Toutes les courbes convergeaient vers le même point, comme des flèches plantées dans la même cible.

Restait la dernière question. Celle dont Héloïse connaissait la réponse mais qu'elle n'avait pas encore formulée à voix haute. Celle que tout le monde, dans les visioconférences qui se multipliaient d'heure en heure, évitait encore de poser directement.

À cent soixante-deux années-lumière, quel serait l'effet d'un sursaut gamma de cette puissance sur la Terre ?

La réponse tenait en quelques paragraphes, publiés à vingt-trois heures dans un preprint cosigné par vingt-six auteurs de onze institutions :

Le flux de rayonnement gamma attendu à la distance de 162 années-lumière, pour un GRB d'énergie isotrope équivalente de 2×10^{53} erg et un angle d'ouverture de jet de 4° , est de l'ordre de 4×10^9 J/m². Ce flux, délivré en moins de 20 secondes, entraînera l'ionisation complète de la haute atmosphère sur l'hémisphère exposé, la destruction instantanée de la couche d'ozone, et un dépôt thermique au sol suffisant pour enflammer les matériaux combustibles en surface. Les réactions photochimiques consécutives (production massive de NO₂ et d'acide nitrique) rendront l'atmosphère toxique en quelques heures. L'hémisphère non exposé subira des effets secondaires (onde de choc atmosphérique, retombées chimiques, effondrement du bouclier UV) létaux en quelques jours à quelques semaines.

Aucune forme d'abri souterrain ou sous-marin ne peut garantir la survie à moyen terme compte tenu de l'ampleur de la disruption

atmosphérique.

Les premières estimations indiquent que l'événement pourrait entraîner une destruction irréversible de la biosphère en quelques jours à quelques semaines. Des modèles plus précis sont en cours de calcul.

Le preprint fut téléchargé quatre-vingt-dix mille fois en une heure.

Héloïse éteignit son écran. La salle de contrôle bourdonnait autour d'elle, les téléphones, les voix, le cliquetis des claviers. Ses collègues parlaient, vérifiaient, calculaient. L'un d'entre eux pleurait, assis dans un coin, le visage dans les mains. Un autre fumait à la fenêtre ouverte, bien que ce fût interdit depuis dix ans.

Héloïse prit son téléphone. Appela sa fille. Elle avait vingt ans et vivait à Lyon, en résidence universitaire.

— Maman ? Il est tard, tout va bien ?

— Oui. Tout va bien. Je voulais entendre ta voix.

À Washington, il était seize heures quand le Président des États-Unis fut conduit dans la Situation Room.

La salle était déjà pleine. Autour de la table : la directrice de la NASA, le National Security Advisor, le secrétaire à la Défense, le directeur de la National Science Foundation, le chef d'État-major interarmées, et, en visioconférence sur trois écrans, le directeur général de l'Agence spatiale européenne depuis Paris, le directeur de LIGO depuis Caltech, et le responsable du réseau SNEWS depuis l'université de Boston.

On présenta les données. Les neutrinos. Les ondes gravitationnelles. La localisation. Le jet. L'axe. L'heure.

Le Président écouta. Il avait été briefé par téléphone vingt minutes plus tôt, mais entendre les mots en face, dans cette pièce sans fenêtres, avec ces visages, c'était autre chose.

— La marge d'erreur sur l'heure d'arrivée ? demanda-t-il.

— Plus ou moins quelques minutes. L'estimation centrale est à 2 h 57 heure de Paris, 20 h 57 la veille, heure de la côte Est.

— Et les effets sur le territoire américain ?

— L'hémisphère exposé dépend de l'heure exacte d'arrivée. Si le GRB frappe à 2 h 57 heure de Paris, l'Europe, l'Afrique et l'Asie occidentale sont sur l'hémisphère exposé. L'Amérique du Nord est sur l'hémisphère protégé. Mais la protection est temporaire. L'atmosphère sera détruite globalement en quelques jours, sûrement quelques heures...

Un silence.

— Existe-t-il un moyen d'y échapper ? demanda le secrétaire à la Défense.

La directrice de la NASA secoua la tête.

— Non. Les rayons gamma voyagent à la vitesse de la lumière. Il n'y a pas d'interception possible, pas de déviation. Et les conséquences atmosphériques sont globales. Il n'existe aucun abri viable à long terme.

Le Président posa les mains à plat sur la table. Il regarda la directrice de la NASA, puis l'écran où le directeur de l'ESA attendait.

— Quel est le niveau de certitude ?

— Monsieur le Président, dit la directrice de la NASA, cinq détecteurs de neutrinos sur cinq continents ont enregistré le même signal à la même seconde. Les trois détecteurs d'ondes gravitationnelles confirment indépendamment. Quatorze équipes de modélisation dans neuf pays arrivent à la même conclusion sur le jet et son orientation. Il n'y a aucune divergence.

Le Président hocha la tête. Puis il dit :

— Il y a dix mois, en France, le Président de la République française a été vu par soixante-sept millions de personnes déclarant la guerre à la Russie. L'allocution était fausse. Le visage, la voix, le canal officiel, tout était synthétique. Dix mois. Les gens s'en souviennent.

Il balaya la salle du regard.

— Qui va croire ça ? Qui va croire un gouvernement, n'importe quel gouvernement, qui annonce la fin du monde, dix mois après le plus grand canular de l'histoire moderne ?

Le National Security Advisor prit la parole.

— C'est précisément pour cette raison, Monsieur le Président, que l'annonce ne peut pas venir d'un seul pays. Elle doit venir de tous. Simultanément. Ni allocution présidentielle ni communiqué

gouvernemental : un consensus scientifique global, relayé par toutes les nations en même temps.

— La Russie ?

— Leur Académie des sciences a confirmé les données il y a quarante minutes.

— La Chine ?

— Le CNSA a publié ses propres résultats. Compatible à trois pour cent près.

Le Président ferma les yeux. Trois secondes. Quand il les rouvrit, son regard avait profondément changé. Il affichait maintenant une forme de gravité à la fois profonde et détachée : la moue d'un homme qui comprend que le pouvoir qu'il détient ne sert plus à rien.

— Préparez l'annonce. Format Nations unies. Tous les pays. Tous les directeurs d'agences spatiales. Diffusion mondiale simultanée.

Il se leva.

— Et priez pour que quelqu'un nous croie.

L'annonce fut diffusée à vingt-trois heures, heure de Paris, par le secrétaire général des Nations unies depuis New York, flanqué en visioconférence des dirigeants de dix-sept agences spatiales et de quarante-deux scientifiques de vingt-six pays.

Le format n'avait aucun précédent. Aucun discours politique, aucun drapeau. Un scientifique après l'autre, chacun dans sa langue, présentant ses données, montrant ses graphiques, expliquant sa méthode. L'exercice dura quarante-cinq minutes. À la fin, le secrétaire général lut une déclaration d'une page, d'une sobriété absolue, qui se terminait par une phrase :

Selon l'ensemble des données disponibles, un sursaut gamma en provenance de l'étoile WR 147b atteindra la Terre dans environ cinquante-cinq heures. Les conséquences de cet événement sont incompatibles avec la survie de la biosphère.

Yann Kervella appuya sur la télécommande et l'écran s'éteignit.

Il resta assis dans le canapé, immobile. Le salon était silencieux. Par la fenêtre, les lumières de Brest scintillaient dans la nuit comme n'importe quel soir de semaine. Le vent soufflait doucement dans les

arbres du boulevard. Un chien aboya au loin. Quelque part, une voiture passa. Le monde avait exactement la même tête qu'une heure plus tôt.

Pas encore, pensa Yann. Et aussitôt, en écho : *plus jamais*.

Dix mois. Il n'avait pas oublié. Personne n'avait oublié cet événement que l'on avait nommé "l'Onde". L'allocution falsifiée du Président français, la panique, les autoroutes bloquées, les gens qui achetaient de l'eau et des pâtes comme si la guerre avait déjà commencé. Et puis le démenti, le lendemain matin. Le soulagement mêlé de honte. Ce sentiment d'avoir été manipulé, d'avoir couru, obéi, paniqué, comme une marionnette dont quelqu'un tire les fils.

Plus jamais.

Il sortit son téléphone. Les réseaux sociaux étaient en éruption. Il fit défiler les messages.

C'est reparti. L'Onde, saison 2.

« Un sursaut gamma dans 55 heures. »

Mais oui bien sûr. Et demain les aliens.

Y en a, ils ont pas retenu la leçon de la dernière fois. Deepfake 2.0.

Alors l'ONU maintenant ? Ils montent en gamme. Après le Président français, carrément les Nations Unies. Ça va c'est crédible.

C'EST UN FAKE. POINT. ARRÊTEZ DE PANIQUER.

Yann sourit malgré lui. La colère collective avait quelque chose de rassurant. Si tout le monde pensait la même chose, c'est que tout le monde avait raison. Le bon sens des foules. L'immunité collective du scepticisme.

Sa femme, Émilie, apparut dans l'encadrement de la porte. Elle tenait son téléphone contre sa poitrine.

— Tu as vu ?

— Oui.

— Et ?

— Et rien. C'est un fake. Comme la dernière fois.

— Y avait des scientifiques. Plein. De partout.

— C'est ça le progrès. La dernière fois c'était un président, cette fois c'est quarante scientifiques. La prochaine fois ce sera le pape.

Émilie ne sourit pas. Elle s'assit à côté de lui, posa sa tête contre son épaule.

— On n'a qu'à attendre, dit-elle doucement. Si c'est faux, on le saura vite.

— Exact. Demain matin, quelqu'un va le dire. Et on se sentira cons d'y avoir pensé.

Ce soir-là, ils se couchèrent. Les enfants dormaient déjà, Louise, huit ans, et Mathis, quatre. Yann resta longtemps les yeux ouverts dans le noir, à écouter la respiration d'Émilie.

Le monde, dehors, était d'un silence parfait.

Il aurait dû trouver ça rassurant.

Le lendemain matin, aucun démenti n'était tombé.

Yann vérifia en se levant. Réflexe. Comme on vérifie la météo, un geste machinal, à moitié conscient. Il ouvrit son téléphone. Fit défiler les notifications.

Rien.

Aucune rétractation. Aucun communiqué reconnaissant une erreur. Pas un seul scientifique, nulle part dans le monde, qui contredisait les données.

Rien.

Au contraire. Pendant la nuit, de nouvelles confirmations étaient arrivées. L'agence spatiale japonaise avait publié ses propres analyses. L'Inde. Le Brésil. L'Australie. Chaque fois, les mêmes chiffres, les mêmes courbes, la même conclusion. Sur les réseaux sociaux, le ton commençait à changer. Les mêmes continuaient, mais ils étaient moins drôles. Sous les blagues, quelque chose d'autre affleurait, une nervosité, une hésitation, le frémissement de ceux qui commencent à douter de leur propre doute.

Sérieusement y a pas UN scientifique qui dit que c'est faux ? Pas un seul ?

Ma prof de physique à la fac elle pleure. En plein amphi. Elle a dit que les données étaient réelles. C'est pas une actrice ma prof de physique.

Normalement quand c'est un fake le démenti arrive dans les heures qui suivent. Ça fait 14 heures.

J'ai rigolé hier soir. Maintenant j'arrive plus à rigoler.

Yann ouvrit un navigateur. Tapa : *sursaut gamma WR 147b fake debunk*. Il cherchait un démenti. Activement. Consciemment. Il voulait qu'on lui dise que c'était faux. Il voulait un physicien, un vrai, avec des arguments, des données, qui dirait *c'est n'importe quoi, voilà pourquoi*.

Il trouva trois vidéos titrées « DEBUNK ». La première était un type dans sa chambre, sans qualification, qui criait au complot. La deuxième était un ingénieur en informatique qui expliquait, schémas à l'appui, comment les détecteurs de neutrinos pouvaient être piratés. Yann regarda celle-là avec attention. L'argument était technique, structuré. Il commençait à se sentir mieux. Puis, il lut les commentaires :

Sauf que les 5 détecteurs utilisent des technologies différentes et des réseaux séparés. Pour injecter le même signal dans 5 systèmes hétérogènes sur 5 continents à la même milliseconde, il faudrait un accès simultané aux réseaux internes de 5 institutions indépendantes. C'est un exploit techniquement possible mais d'une complexité extrême.

Prof de cybersécurité ici. Le scénario de piratage est théoriquement possible mais requiert un acteur étatique de premier plan ou une IA de niveau inédit. Surtout : il n'explique pas le signal d'ondes gravitationnelles, qui utilise une physique de détection complètement différente (interférométrie laser). Pour truquer ÇA aussi, en plus des neutrinos, de manière cohérente...

Le troisième résultat était le plus glaçant. Un professeur de physique nucléaire de l'université de Genève avait posté une vidéo à minuit titrée « Pourquoi les données ne peuvent pas être vraies ». Yann la lança. L'homme expliquait, point par point, pourquoi le scénario lui semblait invraisemblable : le temps de percée du jet trop long, la distance de WR 147b controversée, le signal trop parfait.

La vidéo avait été supprimée à six heures du matin.

À sa place, le même professeur avait posté un texte de quatre lignes :

J'ai passé la nuit à analyser les données brutes publiées par les cinq collaborations. J'ai refait les calculs avec mes propres codes. Je retire ma vidéo. Les données sont cohérentes. Je suis désolé.

Yann fixa l'écran. Quelque chose dans sa poitrine se serra. Quelque chose qui n'avait pas la forme d'une pensée ou d'un raisonnement. Quelque chose de plus primitif, un instinct, un signal d'alarme venu d'une partie du cerveau qui ne sait pas raisonner mais qui sait avoir peur.

Il posa le téléphone. Regarda par la fenêtre.

Le ciel de Brest était d'un bleu limpide. La rade scintillait sous le soleil du matin. Un voilier glissait au loin, sa voile blanche découpée sur l'horizon. Des mouettes tournaient au-dessus du port. Quelque part en bas, un camion de livraison manœuvrait en marche arrière, bip bip bip. Le monde était intact. Identique. Parfaitement, absurdement normal.

C'était ça, le plus terrifiant.

Parce que le scénario le disait : il ne se passerait rien. Absolument rien. Les rayons gamma voyageaient à la vitesse de la lumière. Aucun signe avant-coureur ne pouvait les précéder. Ni tremblement, ni marée anormale, ni ombre dans le ciel. Rien. Le monde resterait exactement tel qu'il était, bleu, lumineux, vivant, jusqu'à la dernière seconde. Jusqu'à 2 h 57. Et puis, en un instant, en vingt secondes de rayonnement invisible, tout changerait.

On pouvait mourir sous un ciel bleu.

Yann resta longtemps à la fenêtre. Le voilier disparut derrière la pointe du Portzic. Les mouettes continuèrent de tourner.

Émilie prépara le petit-déjeuner avec des gestes un peu trop précis, un peu trop lents.

— Toujours rien ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Toujours rien.

Louise entra dans la cuisine en traînant les pieds, le lapin à la main.

— On va à l'école ?

Émilie se tourna vers Yann. Ils échangèrent un regard.

— Oui, ma puce. Bien sûr.

Mais en accompagnant Louise jusqu'au portail, Yann remarqua que la cour était à moitié vide. Et que les parents qui étaient là se regardaient d'une façon qu'il ne leur connaissait pas, avec cette politesse excessive qu'on réserve aux inconnus dans une salle d'attente d'hôpital.

Il vit Madame Guillou, l'institutrice de Louise, debout sous le préau. Elle avait les yeux rouges. Elle souriait aux enfants avec une douceur qui ressemblait à de la douleur.

Sur le chemin du retour, Yann passa devant le Leclerc. La file d'attente sortait du magasin et s'étendait sur trente mètres le long du parking. Des gens silencieux, les bras chargés de packs d'eau et de conserves. Ils ne se parlaient pas. Ils ne se regardaient pas. Ils faisaient la queue comme on fait la queue, parce que le geste de se préparer, même quand il n'y a rien à quoi se préparer, est la dernière illusion de contrôle que l'on possède.

Ce jour-là, le monde oscilla entre deux certitudes qui ne pouvaient pas coexister.

La première : c'était un fake. Évidemment. Forcément. Après L'Onde, après la fausse allocution, après tout ce qui s'était passé, comment croire encore quoi que ce soit ? Les images mentent. Les voix mentent. Les données mentent. La seule chose qu'on peut croire, ce sont ses propres yeux. Et les yeux disaient : tout est normal.

La deuxième : aucun démenti n'était venu. Quatorze heures. Vingt heures. Vingt-quatre heures s'étaient écoulées maintenant. Et les médias, les politiques, et surtout les scientifiques, continuaient de confirmer, l'un après l'autre, dans un unanimité qui n'avait aucun précédent dans l'histoire des sciences. Même le changement climatique avait ses sceptiques. Même la théorie de l'évolution. Même la rotondité de la Terre. Mais ici, pas un seul. Pas un.

Les marchés financiers perdirent vingt-deux pour cent en quarante minutes avant que les mécanismes de suspension ne stoppent les échanges. Wall Street ferma sans rouvrir. Tokyo avait déjà fermé la veille.

L'ONU publia un second communiqué confirmant le premier. Le pape François fit une déclaration de trois phrases dont la dernière était : *Je vous demande de prier.*

Les supermarchés furent dévalisés en quelques heures. Des émeutes éclatèrent dans des villes, São Paulo, Lagos, Jakarta, Marseille. Pas des émeutes de colère. Des émeutes de peur. Des gens qui couraient sans savoir où, qui cassaient des vitrines sans savoir pourquoi, qui hurlaient dans des rues où rien, strictement rien, n'avait changé.

Les églises se remplirent. Les mosquées. Les synagogues. Les temples. Des lieux qui se vidaient depuis des décennies accueillirent, en une journée, plus de monde qu'en dix ans.

Dans un hôpital de Lyon, une femme veillait sur son fils. Elle avait éteint son téléphone des semaines plus tôt, bien avant l'annonce. Le monde pouvait s'effondrer : le seul monde qui comptait était celui de cette chambre, de ce lit, de ce garçon endormi. Elle avait déjà vécu sa propre fin du monde, le jour où un médecin avait prononcé le diagnostic dans un bureau blanc.

Sur YouTube, un astrophysicien de l'université de Strasbourg, un homme que Yann avait déjà vu dans des vidéos de vulgarisation, un type calme, posé, le genre à expliquer la relativité générale avec le sourire, publia une vidéo d'une heure où il détaillait les données, les méthodes, les confirmations croisées. Il expliquait les neutrinos, les ondes gravitationnelles, les sursauts gamma, le temps de percée du jet. Il était méthodique, précis, pédagogue. Il montrait les graphiques. Il refaisait les calculs en direct. Il répondait aux objections une par une.

Et à la cinquante-troisième minute, il s'arrêta de parler. Il retira ses lunettes. Posa les coudes sur le bureau. Restait la tête dans les mains pendant quatorze secondes.

Puis il releva le visage et dit :

— Voilà. C'est tout ce que je peux vous montrer. Les données sont publiques. N'importe quel physicien peut les vérifier. Et je suis désolé.

La vidéo avait cinquante-trois millions de vues.

Le soir du deuxième jour, Yann alla chercher Louise à l'école. L'école avait ouvert, mais la moitié des enseignants n'étaient pas venus. Ceux qui étaient là avaient fait leur mieux. Louise raconta qu'ils avaient fait de la peinture toute la journée. *On a peint des soleils, papa*. Elle avait de la gouache jaune sur les doigts.

Yann la porta sur son dos tout le chemin du retour. Elle riait. Elle pesait si peu.

En rentrant, il croisa le voisin d'en face. Monsieur Le Bris, soixante-douze ans, ancien marin, veuf. Ils ne se parlaient d'habitude que pour se dire bonjour.

— Belle journée, dit Le Bris.

Yann le regarda. Les yeux du vieil homme étaient calmes. Pas sereins, calmes. Ce calme particulier des gens qui ont vu trop de choses pour avoir encore peur.

— Belle journée, répondit Yann.

Le Bris hocha la tête et entra chez lui.

Ce soir-là, la nuit tomba sur un monde inchangé. Le ciel vira au rose, puis au violet, puis au noir. Les étoiles apparurent une par une, exactement là où elles avaient toujours été. La constellation du Cygne brillait au-dessus de l'horizon est, et quelque part dans cette constellation, à 162 années-lumière, dans un recoin du ciel que l'œil nu ne pouvait même pas distinguer, une étoile morte crachait un jet de rayons gamma qui fonçait vers la Terre à trois cent mille kilomètres par seconde.

On ne pouvait pas le voir.

On ne pouvait pas l'entendre.

On ne pouvait pas le sentir.

On ne pouvait que le savoir.

La nuit du deuxième jour, Yann ne dormit pas.

Émilie s'était endormie vers minuit, épuisée. Yann resta dans le salon, lumières éteintes, téléphone en main. Il ne lisait plus les réseaux sociaux. Il lisait les articles scientifiques, ceux que des universités et des agences spatiales publiaient les uns après les autres, en accès libre, avec leurs données brutes, leurs méthodologies, leurs barres d'erreur. Il ne comprenait pas tout. Mais il comprenait les conclusions. Il comprenait que chaque nouvelle publication disait la même chose que la précédente.

À deux heures du matin, il tomba sur un thread d'un doctorant en astrophysique qui expliquait pourquoi le scénario de piratage des

détecteurs était techniquement quasi impossible.

Pour injecter un faux signal de neutrinos cohérent dans 5 détecteurs hétérogènes, il faudrait connaître en temps réel la position et l'état de chaque capteur, contourner les systèmes de vérification interne, et produire un signal physiquement réaliste au niveau de chaque photomultiplicateur individuel, des milliers de capteurs par détecteur. Et il faudrait faire la même chose, de manière cohérente, pour les interféromètres laser de LIGO et Virgo, qui utilisent une physique complètement différente. On parle d'un exploit qui dépasse de très loin tout ce qui a jamais été documenté en cybersécurité.

Et le commentaire qui suivait, laconique :

Oui mais avant l'Onde aussi on pensait que c'était impossible.

Yann posa le téléphone. Restait dans le noir.

C'était là, le vertige. Le vrai. Pire que la peur de mourir : l'impossibilité de savoir. L'impossibilité absolue, définitive, de distinguer le vrai du faux. Parce que le monde dehors était intact, le ciel, la mer, le vent, les étoiles, et que l'information disait qu'il allait mourir. Et qu'il n'y avait aucun moyen, aucun, de vérifier l'un ou l'autre avant 2 h 57.

C'était le piège parfait. Si c'était vrai, le monde resterait identique jusqu'à la dernière seconde, parce que les rayons gamma voyagent à la vitesse de la lumière et ne laissent aucun signe avant-coureur. Et si c'était faux, le monde resterait identique aussi, parce qu'il ne se serait rien passé.

Vrai ou faux, le monde avait exactement la même tête.

Il pensa à cette allocution présidentielle que tout le monde avait crue, parce que le visage était parfait, la voix était parfaite, le canal était authentifié. Il pensa à ce monde nouveau dans lequel tout pouvait être fabriqué, les voix, les visages, les preuves, les données, et où la seule chose qui restait, la dernière frontière de la vérité, était la réalité physique. Le monde tel qu'il est. Ce qu'on voit, ce qu'on touche, ce qu'on sent.

Mais le monde tel qu'il était ne disait rien. Le monde était muet. Le monde était un ciel bleu et une mer calme et des enfants qui dormaient, et ce silence n'était ni une confirmation ni un démenti. C'était juste du silence.

Yann se leva. Alla dans la chambre des enfants. S'assit par terre, le dos contre le mur, entre les deux petits lits. Louise respirait doucement. Mathis avait encore repoussé sa couette.

Yann la remonta. Restait là, dans le noir, à écouter ses enfants dormir.

À midi, un nouveau bulletin scientifique mondial fut publié.

Les données combinées des satellites et des modèles atmosphériques avaient réduit les incertitudes. Les chercheurs parlaient désormais d'une seule voix.

Impact estimé :

entre 2 h 56 min et 2 h 58 min, heure de Paris.

Hémisphère exposé :

destruction thermique et radiative en moins de vingt secondes.

Hémisphère opposé :

atmosphère toxique et létale en moins de six heures.

Extinction totale de la biosphère :

probable avant le lever du soleil.

Le communiqué ne contenait aucun commentaire.

Juste les chiffres.

Le troisième jour, le monde se tut.

Pas d'un coup. Plutôt comme un son qui décroît, comme un brouhaha qui s'amenuise, voix par voix, souffle par souffle, jusqu'au silence.

Les réseaux sociaux, qui avaient été un torrent pendant quarante-huit heures, se tarirent. Non pas que les gens aient cessé de les consulter, mais ils avaient cessé de parler. Les threads s'arrêtaient en plein milieu. Les débats s'interrompaient sans conclusion. Comme si les mots, soudain, ne servaient plus à rien.

Les chaînes d'information continuèrent à émettre, mais les présentateurs parlaient moins. Les images remplaçaient les commentaires. Des plans fixes. Une plage déserte. Une autoroute vide. Un couple âgé assis sur un banc, main dans la main. Un enfant qui court dans un champ.

La Bourse ne rouvrit pas. Les gouvernements cessèrent de communiquer. Un silence institutionnel, étrange, presque digne, comme si les États eux-mêmes avaient compris qu'il n'y avait plus rien à gouverner.

Les avions cessèrent de voler vers midi. Plus de contrôleurs. Plus de pilotes. Le ciel se vida, et pour la première fois depuis un siècle, le silence d'en haut ressembla à celui d'avant les hommes.

Les hôpitaux restèrent ouverts. Les médecins et les infirmières étaient là. Personne ne leur avait demandé de rester. Ils étaient là, c'est tout, parce que c'est ce qu'ils faisaient, et que certaines choses continuent même quand tout s'arrête.

Les écoles fermèrent.

Les prisons ouvrirent. Pas partout. Dans quelques pays, des directeurs avaient pris la décision seuls, sans ordre, sans autorisation. Parce que l'idée de laisser des hommes mourir en cage leur était devenue insupportable.

Dans certaines villes, des gens sortirent dans la rue, pas pour fuir, pas pour crier, mais pour être ensemble. Des voisins qui ne s'étaient jamais adressé la parole se retrouvèrent sur les trottoirs, les places, les parkings. Ils ne disaient pas grand-chose. Ils étaient là.

Et dehors, dehors, le soleil brillait. La température était douce. L'air sentait le printemps. Les arbres bourgeonnaient. Les oiseaux chantaient. Le monde n'avait jamais été aussi beau que le jour où il devait finir.

Le matin du troisième jour, Yann ne consulta pas son téléphone. Il prépara le petit-déjeuner. Céréales pour Louise, tartines pour Mathis. Du café pour Émilie. Les gestes de toujours, exécutés avec une lenteur délibérée, presque cérémonieuse, comme s'il voulait imprimer chaque sensation dans sa mémoire, le bruit de la cuillère contre le bol, l'odeur du café, la lumière du matin sur le carrelage de la cuisine.

Louise demanda si elle allait à l'école. Émilie dit non, pas aujourd'hui. Louise ne posa pas de questions. Les enfants sentent ces choses-là. Ils ne les comprennent pas, mais ils les sentent, cette densité dans l'air, ce poids invisible qui change la façon dont les adultes se regardent.

Yann appela ses parents. Son père décrocha à la première sonnerie.

— Papa.

— Mon fils.

La voix était calme. Posée. La voix d'un homme de soixante-huit ans qui avait fait la paix avec ce qu'il ne pouvait pas changer.

Il n'y eut ni grands mots ni déclarations. Juste deux voix, un père et un fils, qui se parlaient peut-être pour la dernière fois et qui le savaient tous les deux sans avoir besoin de le dire.

— Maman va bien ?

— Elle est dans le jardin. Avec ses rosiers.

Yann ferma les yeux. L'image de sa mère, dans son jardin de Meudon, taillant ses rosiers le dernier jour du monde, lui serra la gorge avec une violence qu'il n'avait pas prévue.

— Dis-lui que je l'aime.

— Elle le sait.

— Dis-lui quand même.

Un silence.

— D'accord.

Après avoir raccroché, Yann resta un moment immobile. Puis il prit la seule décision qui avait encore du sens.

— On sort, dit-il.

Ils allèrent au parc. Le parc était plein, pas bondé, plein, comme un dimanche de printemps. Des familles. Des enfants sur les balançoires. Des couples sur les bancs. Des vieux qui marchaient lentement, le visage levé vers le ciel.

Il n'y avait pas de cris. Pas de panique. Des rires d'enfants, oui, parce que les enfants rient toujours. Mais les adultes étaient silencieux. Ils se regardaient, se souriaient, avec cette douceur particulière des gens qui n'ont plus rien à se prouver, plus rien à gagner, plus rien à défendre. Comme si la fin de tout avait dissous, en quelques heures, les barrières

invisibles qui séparent les êtres humains les uns des autres.

Un homme que Yann ne connaissait pas lui serra la main au passage. Sans un mot. Un geste d'un autre siècle, un geste de fraternité pure, et Yann le lui rendit.

Louise jouait dans le bac à sable avec une petite fille qu'elle n'avait jamais vue. Mathis courait après un chien en criant de joie.

Émilie prit la main de Yann. Il la serra. Ils restèrent là, debout, à regarder leurs enfants jouer, et Yann pensa que c'était la chose la plus précieuse qu'il ait jamais vue, deux enfants dans un bac à sable, sous un ciel bleu, par une journée ordinaire, et que cette chose-là n'avait aucune valeur il y a trois jours, et qu'elle en avait une infinie maintenant, et que cette différence était peut-être la chose la plus terrible de toutes.

L'après-midi passa comme un rêve.

Le soleil traversa le ciel avec la lenteur indifférente des jours qui n'ont rien à faire. Les ombres tournèrent. La brise faiblissait, reprenait, faiblissait. Un avion, le dernier, peut-être, traça une ligne blanche dans le bleu, très haut, qui se dissipa lentement.

Yann et Émilie ne parlèrent presque pas. Ce n'était pas un silence de tension. C'était un silence de saturation, quand les mots ont été pensés si souvent qu'ils se sont usés de l'intérieur, et qu'il ne reste plus que le silence, et que le silence suffit.

Ils rentrèrent à la tombée du soir. Yann fit la cuisine. Des pâtes au beurre, le plat préféré de Mathis. Il mit la table avec soin, comme pour un dîner de fête. Des serviettes. Des verres. L'assiette à fleurs de Louise, celle qu'elle aimait.

Les enfants mangèrent normalement. Louise raconta qu'elle avait vu un chien au parc. Mathis renversa son verre d'eau. Émilie le nettoya avec un sourire et Yann la regarda faire et pensa qu'il pourrait regarder cette scène pendant mille ans.

Après le dîner, ils regardèrent un film. Un dessin animé. Les enfants riaient. Émilie avait la tête sur l'épaule de Yann, ses doigts entrelacés aux siens.

À vingt et une heures, il porta Mathis dans son lit. Le petit s'endormit avant que sa tête ne touche l'oreiller. Yann remonta la

couette. Resta un moment penché au-dessus de lui, à écouter sa respiration.

Puis Louise. Le lapin en peluche. Le rituel du soir. Une histoire, celle du petit prince qui vivait sur un astéroïde, le seul livre qu'elle voulait entendre depuis des semaines. Yann lut trois chapitres. Sa voix ne trembla qu'une fois, à un passage qu'il avait lu cent fois sans jamais y prêter attention :

— *S'il te plaît, dessine-moi un mouton.*

Puis après la lecture, Louise l'avait interrogé :

— Papa ?

Yann se pencha au-dessus du lit. Ses yeux brillaient dans la pénombre.

— Oui, ma puce ?

— À l'école... ils disent que le monde va s'arrêter. C'est vrai ?

Yann sentit une pointe au niveau de la poitrine.

— Non, dit-il. Non, on ne sait pas. Les gens se trompent parfois.

Louise hésita.

— Mais si c'est vrai... on va tous mourir ?

Le mot resta suspendu dans l'air, comme un objet interdit.

Yann ouvrit la bouche pour répondre. Aucun son ne sortit. Il posa la main sur les cheveux de sa fille.

— Ce qui est sûr, dit-il enfin, c'est que je serai avec toi. Toujours.

Louise hocha la tête, rassurée par quelque chose qu'elle ne comprenait pas vraiment. Elle ferma les yeux et s'endormit.

Quand Yann se redressa, sa vision était brouillée. Il sortit de la chambre, referma doucement la porte, et resta un moment dans le couloir, les mains contre le mur, à pleurer sans bruit.

Le téléphone de Yann vibra. Un message de son frère, à Toulouse.

Je t'aime, frangin.

Il tapa une réponse.

Moi aussi.

Puis un autre message. De son ami Thomas. Puis un de sa cousine. Puis un d'un collègue qu'il n'avait pas vu depuis cinq ans. Des messages courts, maladroits, tendres. Des mots que personne n'osait dire en

temps normal et que tout le monde disait ce soir.

Yann posa le téléphone. Regarda par la fenêtre.

Brest, dehors, était plongée dans un noir inhabituel. Pourtant, les lampadaires étaient allumés et quelques fenêtres brillaient ça et là. Mais la pénombre environnante était d'une densité particulière. Comme un épais drap de velours, qui à lui seul semblait pouvoir éteindre mille feux. Le noir d'une ville où personne ne bouge. Pas une voiture, pas un bruit, pas un chat. Comme si la ville entière retenait son souffle.

Le ciel était clair. Les étoiles brillaient avec une netteté inhabituelle, l'absence de pollution lumineuse, peut-être, puisque la moitié des éclairages de la ville s'étaient éteints quand les techniciens avaient cessé de venir travailler. La constellation du Cygne était là, au-dessus de l'horizon, exactement là où elle avait toujours été.

Rien n'avait changé. Rien.

Émilie sortit de la salle de bains. Elle avait pleuré, ses yeux étaient rouges, mais elle ne pleurait plus. Elle portait le vieux t-shirt dans lequel elle dormait depuis dix ans.

— Tu crois que c'est vrai ? demanda-t-elle.

Ce n'était pas la première fois qu'elle posait la question. Mais c'était la première fois que sa voix ne tremblait pas.

— Je ne sais pas, dit Yann. Personne ne sait.

— Mais toi. Tu crois quoi ?

Il la regarda longtemps. Il pensa au ciel bleu du matin. À la mer calme. Aux mouettes. Au voilier. Au chien que Mathis avait poursuivi dans le parc. Au monde intact, lumineux, absurdement beau. Et il pensa aux données, aux cinquante-trois millions de vues, au professeur de Genève qui avait retiré sa vidéo, aux milliers de scientifiques qui disaient la même chose, tous, tous, tous.

— Je crois que dans quelques heures, dit-il, soit on se réveillera et ce sera le plus grand canular de l'histoire. Soit on ne se réveillera pas.

Émilie hocha la tête.

— On va chercher les enfants, dit-elle.

Ils les portèrent, endormis, jusqu'au grand lit. Louise, puis Mathis. Les deux petits corps chauds, lourds de sommeil, qui s'installèrent entre eux comme dans un nid.

Minuit.

Le salon était éteint. La maison était silencieuse. Yann était allongé sur le dos, les yeux ouverts. Mathis dormait sur son bras gauche. Louise était blottie contre Émilie. Dehors, le silence de la ville était total.

Il pensa à ce qu'il avait lu, quelque part, sur les dernières heures de Pompéi. Sur ces gens qui avaient vu le Vésuve cracher ses cendres et qui étaient restés chez eux, parce qu'ils ne pouvaient pas croire que leur monde allait finir. Parce que le monde ne finit pas. Le monde est là, il a toujours été là, il sera toujours là. Croire le contraire est un acte contre nature, un effort que le cerveau refuse de fournir, comme de retenir sa respiration ou de regarder le soleil en face.

Mais les gens de Pompéi avaient vu le volcan. Ils avaient senti la terre trembler. Ils avaient vu les cendres tomber.

Yann ne voyait rien. N'entendait rien. Ne sentait rien.

Juste le silence, et le souffle de ses enfants, et les chiffres d'une horloge qui avançaient dans le noir.

Une heure.

Quelque part dans la maison, le réfrigérateur ronronnait. Le robinet de la salle de bains gouttait, il avait toujours goutté, il avait toujours dit qu'il le réparerait, il ne l'avait jamais fait. Le tic-tac du réveil sur la table de nuit. Des bruits de toujours, les bruits d'une vie ordinaire, et Yann les écoutait comme on écoute un morceau de musique dont on sait qu'il arrive à sa fin.

Émilie ne dormait pas. Il le savait à sa respiration, trop régulière, trop contrôlée. Elle faisait semblant. Pour les enfants, peut-être. Ou pour lui.

— Émilie.

— Oui.

— Je t'aime. Tu le sais.

— Je sais.

Deux heures.

Yann sentit son cœur battre. Fort. Trop fort. Ce n'était plus de l'angoisse. C'était de la terreur, la vraie, la pure, celle qui ne passe pas par l'esprit mais par le corps, qui contracte le ventre et serre la mâchoire et fait trembler les mains. La terreur animale de la proie qui entend le

prédateur approcher dans le noir.

Sauf qu'il n'y avait rien à entendre. Rien à voir. Rien à fuir. Juste le temps qui passait, seconde après seconde, vers un nombre.

Deux heures quinze.

Il se leva. Très doucement, pour ne pas réveiller les enfants. Alla à la fenêtre du salon. Écarta le rideau.

Brest dormait. Les lampadaires jetaient des halos jaunes sur les trottoirs vides. Aucun mouvement, aucun bruit. La rade, au loin, reflétait la lumière de la lune, un croissant fin, net, paisible.

Le ciel était magnifique. Des milliers d'étoiles. La Voie lactée comme une écharpe de brume. Le Cygne, là-haut, immobile.

Il n'y avait rien. Absolument rien.

Deux heures trente.

Yann retourna se coucher. Mathis avait bougé dans son sommeil et s'était tourné vers lui. Son petit visage, à quelques centimètres du sien. Ses lèvres entrouvertes. Ses cils.

Deux heures quarante-cinq.

Le silence était devenu une matière. Dense. Presque solide. Quelque chose qui remplissait la pièce et pesait sur la poitrine. Yann sentit son cœur battre plus vite. Trop vite. Chaque pulsation semblait cogner contre ses côtes comme pour sortir.

Deux heures quarante-huit.

Son téléphone vibra une dernière fois sur la table de nuit. Un message d'alerte scientifique mondial :

Impact estimé : 2 h 57 min 12 s, heure de Paris.

Hémisphère exposé : destruction thermique et radiative immédiate.

Hémisphère opposé : mortalité globale en moins de six heures.

Yann ne lut pas la suite.

Deux heures cinquante.

Sa respiration devint courte, hachée. Son cœur cognait si fort qu'il crut sentir le lit vibrer sous lui. Une chaleur étrange lui monta au visage. Il sentit ses mains devenir moites, puis glacées.

— Yann...

La voix d'Émilie n'était plus un murmure. Elle tremblait.

Deux heures cinquante-deux.

— Yann... j'ai peur...

Sa voix monta d'un cran. Une panique nue, animale.

Deux heures cinquante-trois.

— Yann, dis quelque chose ! Dis-moi que c'est faux !

Elle se redressa dans le lit. Sa respiration devint haletante.

— Yann, on va mourir ! On va mourir !

Sa voix se brisa. Puis elle cria. Un cri court, étouffé, comme un animal pris dans un piège.

Louise bougea dans son sommeil. Mathis murmura quelque chose d'incompréhensible.

Deux heures cinquante-cinq.

Le cœur de Yann battait si vite qu'il crut un instant qu'il allait mourir avant le reste du monde. Sa vision se rétrécit. Le plafond se déforma légèrement, comme si la pièce basculait.

Il voulait parler. Dire quelque chose. N'importe quoi. Mais aucun mot ne venait. Sa bouche était sèche. Sa langue collée au palais. Émilie pleurait maintenant. Pas des sanglots. Un gémissement continu, incontrôlable.

Deux heures cinquante-six.

Chaque seconde était une marche vers le vide. Yann comptait malgré lui. Une. Deux. Trois.

Son cœur était sur le point d'exploser.

Deux heures cinquante-sept.

Yann ferma les yeux.

À suivre : L'extinction